

Le sang d'une autre

Dominique Van Cotthem

Le sang d'une autre

Roman

 Les
Nouveaux
Auteurs

Éditions Les Nouveaux Auteurs

16, rue d'Orchampt 75018 Paris
www.lesnouveauxauteurs.com

ÉDITIONS PRISMA

13, rue Henri-Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex
www.editions-prisma.com

Copyright © PRISMA MÉDIA / 2017
Tous droits réservés
ISBN: 978-2-8195-04511

À ma fille...

« Réunir ce qui est touché et ce qui ne peut l'être,
Dévoiler ce qui peut être touchant
en contrepoint d'une fine couleur
Et, dans la lumière d'une nuit d'étoiles et de regards,
Rendre compte d'un secret. »

Jean-Baptiste Huynh

Prologue

Quelquefois, une vie s'achève avant même que la mort ait accompli son œuvre. Il suffit d'une absence, d'un fauteuil vide, d'un café versé par erreur et il ne reste que des fragments de nous-mêmes. Nous si entiers, si solides, émiettés par un manque. Cette mort-là est douloureuse, elle oblige à rassembler les morceaux, à reconstruire une image que les autres reconnaîtront et qui, pourtant, nous sera étrangère. Coller à son visage un masque de survie derrière lequel palpite un cœur éteint dont la perspective d'avenir se résume à l'attente, l'interminable attente...

Puis un jour, sans prévenir, vient la renaissance comme le printemps rend des fleurs au bois sec avec la promesse d'un fruit juteux. Le masque tombe, on observe son reflet dans le miroir, on se reconnaît, différent, cicatrisé, mais entier.

La peur n'a plus de prise sur moi, c'est terriblement libérateur. Ton absence me remplit d'une grande sérénité face à ce que l'avenir envisage et je me sens puissante. Pourtant elle rôde! Je l'entends quelquefois à la porte de ma chambre quand le sommeil a décidé de me fuir et les nuits où il vient me bercer, elle me pince le cœur au réveil en me montrant l'oreiller sur lequel ta tête ne repose pas. Mais les rares instants où la peur se souvient de moi restent fugaces. Elle passe telle

une ombre dans un flash de lumière. Elle a perdu la faculté de s'accrocher à mon ventre, ma surface est lisse, glissante, sans aspérité, dans l'attente de te retrouver.

J'apprendrai à vivre sans toi, mon Amour...

Juin 2015

Tout m'est familier dans cette chambre, les meubles, les bibelots, les draps, l'odeur... L'odeur, c'est sans doute ce qui m'est le plus proche. Aucun autre endroit sur cette terre ne connaît la chaleur du parfum de notre amour, ce mélange de sueur, de linge propre, la note subtile du cuir de ta ceinture unie à une goutte de Chanel déposée sur mon foulard en soie. L'ensemble de centaines d'odeurs, celles de nos deux vies réunies en un lieu où nous n'étions qu'un. Ces murs enferment les effluves de nos corps faisant l'amour, l'odeur de nos rires, de nos larmes, de nos silences, de nos insomnies, de nos disputes, de nos folies, de nos petits-déjeuners au lit, de nos confidences, de nos doutes, de nos caresses. Notre odeur. Je regarde autour de moi et je respire une dernière fois ce qui fut nous avant d'effacer à jamais le parfum de ta présence dans cette chambre. J'empile tes vêtements, que je ne peux m'empêcher de porter encore une fois à mes narines avant de les déposer délicatement dans la grande valise que m'a prêtée Louise. Elle m'a assuré que l'association d'aide aux démunis à laquelle elle donne de son temps distribue tout ce qu'elle reçoit. Peut-être un jour, croiserai-je un inconnu avec ton veston sur le dos? Ou alors, verrais-je passer une de tes écharpes? Louise sait

si bien être convaincante, elle te ressemble tellement. Elle a poussé ses arguments jusqu'à comparer le don de tes affaires au don d'organes ! J'en arrive à penser qu'elle a raison, c'est une partie de toi que je vais donner afin de te faire vivre encore sur le corps d'une personne qui en a besoin. Notre fille est vraiment une jeune femme incroyable. Bien entendu, je ne suis pas objective, d'autant que je te vois en elle toujours plus, à mesure que les années passent. Tu as été son modèle tandis que je n'étais que son exemple.

Combien de fois l'avons-nous bercée sur ce lit ? C'est entre ces deux oreillers qu'elle venait se réfugier les soirs de cauchemar, de fièvre, de besoin de nous. Tu l'enlaçais tendrement tout en me susurrant : « Ça va, dors, je m'occupe d'elle. »

Combien de fois avons-nous parlé de Louise, ici, en secret ? Le choix d'un cadeau d'anniversaire, une inquiétude quant à sa santé, les suppositions d'un premier amour. Nous chuchotons comme des enfants en parlant de notre enfant. Il y avait tant d'amour dans ces chuchotements ! Un mélange d'intimité absolue entre un homme et une femme et une complicité totale entre un père et une mère. J'entends encore le souffle de ces mots lancés contre tes dents pour en atténuer le volume, le léger sifflement des « s », opposé aux sons graves que mes mains pouvaient sentir vibrer dans ta poitrine et le claquement de ta langue sur les bords de ton palais lorsque tu prononçais le prénom de notre fille.

Oui, tout est en moi, la douceur de ta peau, le son de ta voix, le goût de tes lèvres, la profondeur de tes regards, et bien sûr, ton odeur. Rien ne peut t'enlever de ma mémoire, tu es arrimé à jamais au seuil de mes pensées.

Mon tendre Amour, tu reposes au pied d'un tilleul, sous un marbre que je caresse chaque jour depuis bientôt neuf mois. J'ai fini par aimer cet endroit, les allées, le crissement

des pas sur le gravier, le silence. C'est une forêt étrange où les arbres font la politesse aux pierres polies, gravées de noms et de dates, desquelles jaillissent des fleurs en toutes saisons. J'en connais les détours, les points d'eau, les bancs de bois sur lesquels jamais personne ne se repose. Je sais l'heure où le soleil viendra brûler la rose fixée non loin de ton visage, je peux anticiper l'instant où le chant lancinant de la sirène osera m'inviter à retrouver l'agitation urbaine afin de laisser à la nuit le soin de se répandre en couverture sur le silence, sur l'immobilité.

Ce chemin quotidien aura été une transition nécessaire, mais il est temps à présent que je naisse à une autre vie. Je l'ai senti hier, en te rendant visite, j'étais étrangère et tu n'étais pas là. Je suis partie vite, bien avant le cri de la sirène, sans changer la rose. Derrière la grille, il y avait du bruit, des gens pressés, un bus bondé qui crachait de la fumée noire, malodorante, en quittant son arrêt. Mais je t'ai retrouvé, là, au milieu de la vie et j'ai compris l'inutilité de chercher au-dehors ce qui repose au plus profond de nous. Ton absence te rend si présent que cela me donne une force dont je n'ai pas encore effleuré les limites. Le calendrier peut s'obstiner à m'annoncer l'âge de septante ans, mon esprit bouillonne d'une énergie de jeunesse. Sans doute les rides en s'acharnant sur le visage en oublient-elles le cœur et l'âme. À moins que ton départ n'ait réveillé en moi tant de souvenirs que je me sens animée du besoin, car il s'agit bien d'un besoin, de fouiller dans ma mémoire avant qu'elle ne m'échappe. Cette urgence représente un moteur sur lequel je peux compter pour parcourir la distance qui sépare une page blanche du titre d'un livre.

Puisque aujourd'hui tout est intact, je vais écrire, mettre au monde des mots jamais prononcés, raconter notre histoire, celle de nos parents, dévoiler ce que la vie destinait à notre famille, me rappeler chaque instant et inviter le papier à parler

en dessinant, lettre après lettre, les sentiments de notre condition humaine nourris au sein d'une destinée si capricieuse.

Il est temps de révéler à notre fille le secret sur lequel s'est construit notre amour. Elle doit savoir ce que je n'ai jamais eu le courage de te dire.

Été 1972

— Un, dos, tres, tacón, tacón, planta, tacón, falda, tacón, tacón, falda!

Le souffle court, le cœur au bord de l'explosion, je fixe le miroir où ma silhouette reste figée dans la pose finale. Trois heures de répétition acharnée, sous la chaleur accablante de cette fin septembre qu'aucun courant d'air ne rafraîchit. Trois heures au bout desquelles je maîtrise enfin la chorégraphie. Diego, Ramón et Paco applaudissent en criant ; ce n'est donc pas une impression, j'y suis arrivée. Le son des claquements de mains ricoche sur les murs blancs, s'enroule aux barres de bois qui encerclent la pièce, rampe sur le parquet, s'élève jusqu'au plafond puis retombe en poudre légère sur ma peau ruisselante. C'est si bon que la douleur a cessé d'exister. Des larmes se mêlent à la sueur, je voudrais que ce moment d'extase dure toujours.

— Tu as été fantastique ! Aucun mot ne peut qualifier ta façon de danser, *niña*, cela dépasse les mots !

Diego s'approche et m'enlace, laissant à ses mains le soin de me parler. Dans ses yeux noirs brille une étincelle de fougue dont lui seul détient le secret et à laquelle je ne résiste pas.

— Tu es la plus belle et la plus douée des danseuses de

flamenco, mon amour ! J'ai toujours su que tu y arriverais. Tu possèdes tout, le regard, le maintien, l'énergie, la rage, tout quoi ! Quand je t'observe danser, je vois une vraie fille de gitans ! Seulement, mon frère est un monstre d'exigence ! lance-t-il à Ramón en se retournant, ce qu'il te demande est inhumain !

— Tu peux parler, toi ! Tu as forcé ta guitare à des rythmes inouïs, même Paco a eu du mal à suivre tes envolées, alors imagine Anna-Maria ! rétorque Ramón en tapant sur l'épaule du percussionniste assis sur son *cajón*. Si tu n'étais pas mon frère, je dirais que tu étais envoûté par la danse de ta sirène ! Il est temps d'apprendre à contrôler ton ardeur, mon gars, l'exigence des techniques de ma chorégraphie n'attend pas une exécution aussi rapide.

— Peut-être, mais elle y est arrivée !

— Diego, dois-je te rappeler combien nous avons travaillé dur pendant deux ans avant d'être enfin sur le point d'atteindre notre but ? Je n'ai pas envie de tout foutre en l'air à cause de tes initiatives douteuses ! La victoire est à portée de main ; si tu t'en tiens à ce qui est prévu, nous sommes les meilleurs ! D'ailleurs, si Anna-Maria n'emporte pas la demi-finale ce soir, j'arrête la danse et je n'aurai plus qu'à aller fabriquer des chaussures dans la calle del Guadaluce ! Alors, je te le demande, calme-toi et ne prenons pas de risques inutiles, l'enjeu est trop important. Compris ?

Ramón, l'aîné des deux frères, a la poigne ferme quand on touche à son art. C'est le meilleur chorégraphe de sa génération et son talent commence à dépasser les frontières. Son incroyable imagination signe chacun de ses pas. Il sublime le corps des danseurs dans des enchaînements inédits. Il crée, construit, montre l'invisible, l'impossible, rien n'échappe à son œil avisé, il est dur, intransigeant, mais ses exigences paient !

— Tout va bien, Ramón, dis-je entre deux souffles, je

t'assure que tout va bien. Cette précipitation dans les rythmes, ça me porte !

— Bon, puisque vous vous y mettez à deux, je ne vais pas insister. Voici ce que je vous propose : c'est toi, Anna-Maria, qui donneras l'impulsion du rythme. Quant à toi, dit-il en pointant Diego de son index, tu la suis ! Compris ? Je n'ai pas envie de risquer une élimination par excès de confiance.

— D'accord, je vais me contrôler, ça ne sera pas facile, mais je vais m'appliquer.

Diego enchaîne en plaquant des accords à une vitesse insensée pour narguer son frère. Il fait glisser la sangle sur son épaule, obligeant la guitare à virer dans son dos, avant de poser ses mains autour de ma taille.

— Tu vas faire un tabac ce soir, mais moi, je ne m'éloignerai pas à plus de deux mètres, car tu es encore plus belle et plus excitante quand tu dances.

— Bien d'accord avec toi, mon gars ! À ta place, je la colle et je lynche le premier qui ose la regarder. On devrait peut-être bander les yeux des hommes ce soir, qu'en pensez-vous ? dit Ramón en éclatant de rire.

— On pourrait même les empêcher d'entrer, souligne Paco, sortant de sa discrétion habituelle.

— Bonne idée ! J'entends déjà le présentateur annoncer : « Mesdames et Messieurs, bienvenue à la demi-finale du concours international d'art flamenco. Ce soir, neuf danseuses vont vous présenter leur talentueuse interprétation de l'Alegría. Nous demandons aux messieurs de bien vouloir quitter la salle lors de la prestation de mademoiselle Anna-Maria Germa. Son amoureux, le grand guitariste Diego Velázquez Perez, ne vous autorise pas à poser sur elle vos regards lubriques ! »

Ramón n'a pas son pareil lorsqu'il s'agit de titiller Diego sur sa jalousie excessive et, avec le temps, c'est devenu une sorte de jeu entre eux.

— C'est ça, rigolez tous les deux! Et toi Ramón, tes yeux te servent à voir, oui ou non? Est-ce qu'un chorégraphe ne fait que compter les pas et relever les erreurs?

— Mais je n'oserais jamais la regarder, enfin, pas comme je regarde les femmes! Je tiens trop à la vie, moi!

— Arrête de plaisanter et reconnais tout de même qu'elle donne une âme à tes pas, de la sensibilité à tes enchaînements, de la sensualité.

— Mais si elle n'avait rien d'autre à offrir que de la technique, elle amuserait les touristes dans les bars de Grenade!

— Ah, tu vois, tu la trouves sensuelle! hurle Diego.

— Non, je ne la trouve pas sensuelle, je la trouve terriblement sensuelle!

Ramón saisit Paco par les épaules en mimant un homme fou de désir. L'effet est immédiat, Diego redouble d'énervement.

— Bon, je vous laisse en famille!

Paco, un peu gêné, s'empresse de se dégager tout en emportant son *cajón* vers la sortie. On se retrouve à dix-huit heures au théâtre et d'ici là, tâchez de ménager votre danseuse, elle a besoin de calme, ne l'oubliez pas.

— Mais c'est lui! Mais c'est lui! s'écrient ensemble les deux frères en pointant un doigt l'un vers l'autre.

Je n'ai pas encore suffisamment récupéré pour réagir et décide de ne pas intervenir. D'ailleurs souvent, je ne réagis plus. La jalousie de Diego occupe une place trop importante dans le registre de sa personnalité, elle déborde de toutes parts, mais à bien y réfléchir, elle n'a rien d'oppressant ni de franchement désagréable. Elle se limite en général à quelques réflexions, un haussement de ton ou d'épaules, une joute entre lui et son frère dont jamais il ne sort gagnant. Elle est sans doute une expression orale de ses propres angoisses, ses propos n'ont rien de méchant ni d'agressif, ils ne sont pas même

ponctués d'une quelconque colère. Chaque fois, il en revient aux mêmes constatations : lorsque je danse, tous les hommes me regardent avec convoitise et tous veulent coucher avec moi ! Il s'entête à s'infliger les morsures de la jalousie, mais en fin de compte, ce qu'il aime le plus en moi, c'est de me voir danser ! L'idée de me posséder aiguise sa fierté, cela le rend encore plus amoureux. Peu à peu, je suis devenue sourde à ses considérations, j'ai appris à évoluer sans retenue, à m'habituer à cette façon d'aimer. Il y a du confort à être la proie d'un macho romantique ! Le temps est un maître qui m'a enseigné comment intégrer tout ce qui me déplaisait lorsque nous nous sommes rencontrés. En réalité, je lui trouvais bien peu de qualités, il correspondait en tout point à ce que je déteste chez un homme : suffisance, jalousie, exubérance, étroitesse d'esprit, manque de finesse... Pourtant, peu à peu, avec la patience de ses sentiments, la persévérance et la foi en ce que lui disait son cœur, il a su apprivoiser mes réticences. Je me suis lentement habituée à sa fierté et à son caractère possessif. J'en suis arrivée à attendre ses réactions. Je connais exactement le moment où il va se laisser rattraper par son tempérament. Aujourd'hui par exemple, s'il n'était pas jaloux, je me poserais des questions et, je dois l'avouer, cela me manquerait. Le mystère de l'amour permet à deux étrangers de se rapprocher au point de revisiter leurs propres prédilections, leurs limites et même leurs valeurs. Quelquefois, on enfile une relation comme un vêtement démodé, mais adapté au climat, et l'on finit par l'apprécier pour le bien-être qu'il procure. Avec Diego, j'avais enfilé une robe d'une autre époque, rouge, moulante, sexy, le genre de modèle sur lequel je n'avais jamais osé un seul regard auparavant. La chaleur de l'Andalousie, la nécessité de changement, le confort d'une relation dans laquelle l'homme se pose en pilier avaient eu raison de mes réserves.

— À tout à l'heure, les amoureux ! Anna-Maria, demain,

on revoit le fandango et la bulería. Rendez-vous ici à quatorze heures. Quant à ce soir, je voudrais que tu donnes le meilleur, que tu te surpasses mais surtout, que tu prennes du plaisir. Si tu peux donner ce que tu viens de nous montrer, je ferai de toi la plus grande danseuse de tous les temps ! Et quoi qu'il en soit, j'en ai la certitude, on va le gagner, ce concours !

— Merci Ramón. Je te promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir, je veux être à la hauteur de ton talent. Ta chorégraphie reste une véritable mise à mort des pieds, mais le résultat est absolument extraordinaire ! Tu n'imagines pas à quel point je suis fière de représenter ton école ! L'enjeu est important et je te connais assez maintenant pour savoir que ma vie privée n'a pas influencé ton choix. Tu m'offres ta confiance, j'espère ne pas te décevoir.

— Ce n'est pas entièrement gratuitement. N'oublie pas que je suis aussi un homme d'affaires. Il n'y a aucune autre danseuse à Séville capable d'exécuter ce que tu viens de nous montrer.

La phrase lancée avec des mots simples et soutenue par un regard profond, sincère, résonne du côté de mon âme avec la force d'un aveu longtemps retenu. Ramón n'est pas homme à formuler des compliments, et, pour preuve, il est parti sans attendre ma réaction, on dirait qu'il cherchait à la fuir ou, peut-être, voulait-il conserver l'autorité de ses exigences qui ne souffre aucun sentimentalisme.

Quelle revanche sur la vie ! Le plus grand chorégraphe de toute l'Espagne vient de me dire : « Il n'y a aucune autre danseuse à Séville capable d'exécuter ce que tu viens de nous montrer. »

Quel bonheur ! La danse, c'est mon oxygène, la danse m'a sauvée, elle est ma raison d'être et, aujourd'hui, alors que mes pieds saignent dans mes chaussures, que mes cheveux

dégoulinent de sueur, que mes muscles ne vont pas tarder à subir la brûlure des crampes, je me sens la plus heureuse des femmes!

— Je suis fou de toi! Tu es ma danseuse préférée, mon Anna-Maria!

— Anne-Marie, appelle-moi Anne-Marie, tu sais bien.

— Je t'aime Anne-Marie. Même si tu ne veux pas que je prononce ton prénom en espagnol. *Te quiero amor!*

— Tu es adorable Diego, je me sens tellement bien avec toi.

Mes mains vont à la rencontre de son beau visage, elles s'attardent sur ses joues.

— Ce soir, je vais danser pour toi, je veux te montrer combien tu es important à mes yeux. Lorsque je serai sur scène, cherche mon regard et, si tu le trouves, lis-y les mots qui parlent de nous.

— Je sais, niña, je sais. Viens là, plus près encore que je te serre contre moi. Tout à l'heure, tu m'as vraiment impressionné. Je n'ai rien dit à Ramón, mais j'ai accéléré le rythme exprès parce que j'ai senti que tu avais besoin d'aller au bout de tes limites et, quand je t'ai vue, je n'arrivais plus à arrêter la course de mes doigts sur les cordes.

— Tu as eu raison, Diego, cela m'a transportée, je ne pensais plus à rien, ni aux pas ni aux comptes. Il n'y avait plus que la musique et la mémoire des gestes gravés dans mon corps. J'ai totalement confiance en toi. Quelle que soit la vitesse à laquelle tes mains courront sur la guitare, je te suivrai.

— Tu vas tous les envoûter, niña, nous irons en finale, j'en suis convaincu. Tu ne t'en rends pas compte, mais lorsque tu dances, le divin émane de toi. On se sent hypnotisé par la grâce de tes mouvements, l'expression de ton visage, par ton corps qui se plie sans contrainte, il devient liquide comme de la musique. Tu es une grande artiste.

— Merci Diego, je te dois beaucoup. Sans toi, je n'y serais jamais arrivée.

— Mais si, bien sûr que si ! Je t'accompagne en tentant de me trouver au plus près de tes pas, mais je t'accompagne seulement. Le reste, c'est à toi seule que tu le dois.

Son regard devient intense, pénétrant, il plante ses pupilles dans les miennes, cherchant à y apercevoir l'esquisse d'un sentier menant à l'âme, tandis que son visage prend tout à coup une allure grave. Ses doigts enrobent mes épaules en s'enfonçant jusqu'aux os. Je lui souris tout en posant ma tête sur sa poitrine à la recherche de cette sensation délicieuse, quand je me sens toute petite, enveloppée par des bras solides.

Dans un gros effort de concentration, Diego tente d'éloigner les paroles claires de prudence auxquelles sa conscience accède, par il ne sait quel miracle, et sur lesquelles sa volonté semble totalement désarmée. Chez lui, on appelle cela *la intuición de vidente*, l'intuition du voyant, elle occupe la place réservée à n'importe quel membre masculin portant le nom de Velázquez Perez et on l'arbore aussi fièrement que le patronyme des aïeux. Il se dit dans la famille que cette intuition se transmet de père en fils, oubliant parfois une génération, rarement deux. Elle est pareille à une tache de naissance, un signe particulier, une malformation congénitale, un trait discontinu dans le code génétique, c'est un héritage impossible à refuser. Il n'y a rien de rationnel là-dedans. Pourtant, la manifestation de son existence porte même les plus incrédules vers le doute.

On sut dès sa plus tendre enfance que Diego possédait *la intuición de vidente*. Il n'adoptait pas le comportement habituel des enfants de son âge. Il évitait certaines personnes dont il disait qu'elles « volaient des morceaux de cœur », s'approchait d'autres, parce qu'elles avaient « l'âme en pleurs ». Quelquefois, il refusait d'aller en des lieux, avec une obstination

appuyée qui lui valait des réprimandes, et l'on découvrait plus tard qu'une catastrophe s'était abattue sur l'endroit où il avait évité de se rendre. Mais c'est le jour, il devait avoir tout juste quinze ans, où il embrassa le curé après l'office en lui disant : « Je vous dis adieu, Señor Cura, car nous ne nous reverrons plus jamais... » qu'on admit, sans aucune ombre de doute, la force de son intuition. Sur le moment, le pauvre curé s'était offusqué devant un tel aplomb et il avait sermonné les parents du jeune homme sur les lacunes de leur éducation qui conduisaient l'adolescent à vouloir quitter l'Église. Les parents s'étaient empressés de corriger leur fils. Seulement, lorsque le lendemain matin, Maria-Teresa hurla sur la place devant la cathédrale des « muerto, muerto » sur le ton d'une possédée face au démon, on se signa chez les Velázquez Perez avant de poser sur Diego un regard admiratif. Ce jour-là, il prit conscience de la justesse de ses prédictions et il décida de ne plus jamais parler de ce qu'il ressentait, tout en s'appliquant à donner l'impression d'être comme tout le monde. Il mena une lutte acharnée contre l'horrible tare dont il se voyait affublé, tentant de ne pas entendre certaines de ses pensées, bravant les conseils susurrés au creux de son âme, au risque de se mettre en danger. Il ne confiait jamais ses visions, il ne souhaitait pas devenir le *vidente*, celui qu'on interroge, celui dont les paroles guident les personnes en souffrance. Il refusait de perdre sa propre vie en utilisant son « don » ainsi que l'avait fait son père autrefois. Jorge Velázquez Perez avait été le plus grand danseur de toute l'Espagne, mais il dut renoncer à sa passion le jour où il eut la mauvaise idée de dévoiler leur avenir à quelques pauvres âmes désespérées. On admit son appartenance à la longue lignée des *videntes* et il perdit son identité d'homme pour devenir voyant. Les gens venaient de loin dans l'espoir de s'entretenir avec Jorge, lors d'une consultation. Ils voulaient à toute force connaître ce qui n'était pas encore écrit.

Ils oublièrent vite le grand danseur, ils préféreraient qu'on leur parlât de leur personne, qu'on entendît leurs maux plutôt que de se remplir de la beauté éphémère, d'un moment suspendu au fil fragile d'un corps investi de musique.

Non, Diego ne voulait pas marcher dans les pas de son père, il désirait garder le pouvoir sur sa vie. Il apprit à vivre avec des phrases dans la tête prenant exemple sur ceux qui s'accommodent d'une existence assourdie d'acouphènes et puisqu'il ne pouvait bâillonner l'intrus, il se mit à l'entendre sans l'écouter. En se projetant passionnément dans la musique, il réussit à instaurer une distance entre « ça » et lui. Les notes évacuèrent les mots, elles ne prévoyaient rien, elles se partageaient avec tous, elles furent sa délivrance.

Mais en serrant Anne-Marie tout contre lui, à cet instant, il éprouve plus encore la force de son intuition, elle dévaste ses résistances, cherchant à le prévenir de l'inévitable naufrage, d'un bouleversement dont il voudrait ne pas visionner les détails. Il secoue la tête, tentant d'en chasser les présages, de les répandre au loin.

— Ça va, Diego? Tu ne dis plus rien et si tu voyais ta tête, on dirait que tu te prépares à enterrer quelqu'un!

— Oui, oui, tout va bien, ce sont seulement quelques pensées qui... rien d'important. Viens là que je te regarde.

— Ne me dis pas que tu te tracasses pour ce soir? Écoute, je vais être franche avec toi, je sais que ta famille serait extrêmement fière de voir son nom associé au premier prix, mais en ce qui me concerne, même si je ne suis pas retenue par les jurys, je considère que nous avons gagné! Qui aurait parié sur ma sélection à la dernière épreuve éliminatoire avant la finale? T'en rends-tu compte, nous ne sommes plus que neuf alors que nous étions trois cent quatre-vingts au départ? C'est ça, notre victoire!

— À mes yeux, tu es la première, peu importent les résultats!

Son manque de conviction et la rigidité de ses traits me laissent une sensation désagréable, un frisson parcourt ma colonne, irradiant un souffle froid dans tout mon corps, j'en ai la chair de poule. Il y a dans ses yeux une lueur soulignée d'angoisse. C'est évident, il a peur, mais de quoi?

— Pourquoi me regardes-tu avec cet air grave? Tu m'inquiètes Diego, j'ai l'impression que tu ne me dis pas tout. Me caches-tu quelque chose, t'ai-je déçu?

— Mais non, que vas-tu chercher! Comment pourrais-tu me décevoir? Ne fais pas attention, tu sais comment je suis! Tu me manques, je me sens séparé de toi ces derniers temps, voilà pourquoi ça ne va plus! Mais je suis persuadé que tout se passera bien et tu as raison, ta sélection en finale, c'est déjà la victoire. Ce concours nous a fatigués, avec les répétitions, les représentations, les préparations. Dès que tout sera fini, je voudrais que nous partions tous les deux, je rêve de t'avoir rien qu'à moi, de te retrouver.

L'idée d'une prochaine escapade en amoureux lui rend sa légèreté et son regard redevient celui que j'aime.

— Excuse-moi Diego, je me rends compte que je n'ai pensé qu'à la danse ces derniers temps, en délaissant trop souvent l'homme qui partage ma vie. Je comprends mieux maintenant ce qui te tourmente. Et oui, tu as raison, partons tous les deux. Je te promets de rattraper le temps perdu, tu seras choyé si fort que ce sera la mise à mort de tes vilaines pensées.

J'esquisse un pas de torero agitant la muleta. Il éclate de rire, puis, imitant le taureau, il tourne autour de moi avant de me prendre tout contre lui et nous nous embrassons durant un long moment.

— Bon, maintenant, on arrête de s'excuser et l'on rentre

chez nous ! On ne va pas passer la journée dans cette salle après tout ? dit-il en attrapant sa guitare.

— Excellente idée ! J'ai besoin de me reposer avant ce soir et tu sais quoi ? Je meurs de faim !

— Ça tombe bien, moi aussi ! Tu préfères manger dehors ou à la maison ?

— Allons chez nous... Mais avant, prends-moi encore dans tes bras, Diego, serre-moi fort. Si tu savais à quel point je suis heureuse ! Il y a si longtemps que je ne me suis plus sentie heureuse.

— Merci ! Et moi alors ? Veux-tu prétendre par-là que je ne te rends pas heureuse ?

— Arrête ! Tu sais parfaitement ce que je veux dire.

— Dis-moi seulement si je fais partie de ton bonheur.

— Oui ! Bien sûr que oui !

La réponse portait son poids de vérité, mais, avec un peu d'honnêteté, je devais reconnaître que Diego n'était pas mon bonheur. J'étais amoureuse, c'est vrai, seulement je ne pouvais l'aimer de la même façon qu'il m'avait déjà été donné d'aimer avant, j'en étais incapable. Il m'arrivait de penser qu'il le ressentait et que sa jalousie se nourrissait de ce manque d'abandon.

Nous nous connaissions depuis cinq ans et si, au début, rien ne nous prédestinait à vivre une histoire d'amour, j'avais fini par céder à ses avances après plus d'une longue année de cour acharnée. Nous avons quitté Ávila pour nous installer à Séville afin d'y travailler dans l'école de danse de son frère Ramón, lui, comme professeur de guitare, et moi, comme professeur de danse classique, avant de me voir confier, un peu plus tard, le cours de flamenco. Notre passion commune nous avait rapprochés, il me semble que notre histoire n'existait qu'à travers la musique. J'avais été séduite en l'écoutant,

mais surtout, en le regardant jouer de la guitare. Il était doué. Ses doigts obligeaient les cordes à donner des sons d'une clarté éblouissante avec une virtuosité à couper le souffle. Il était investi par les notes qu'il jouait, c'était comme si elles sortaient de l'instrument uniquement dans le but de pénétrer en lui par un chemin émotionnel et son visage trahissait la douleur de ce parcours. C'était beau...

J'avais été touchée par la faille que l'amour avait tracée dans son caractère fort, elle laissait transparaître quelques lueurs de faiblesse qui le rendaient accessible. Il parlait peu, ne se confiait jamais à personne, seule sa guitare recueillait ses états d'âme. Il avait les épaules solides et il faisait bon s'y reposer. J'aimais son physique élancé, ses longues jambes, son torse en trapèze, son visage aux traits parfaits. Il possédait des yeux noirs, si noirs que je ne savais pas toujours où ils se posaient. Cela ajoutait au mystère de cet homme difficilement saisissable. J'aimais sa peau douce et satinée, elle recelait des tas de grains de beauté, pareils à de petites étoiles que je pouvais atteindre du bout des doigts. Une fine moustache soulignait sa lèvre supérieure. Avec son visage anguleux, il ressemblait à un acteur de cinéma américain des années trente ou quarante, Errol Flynn. Il possédait des traits d'une grande beauté, j'éprouvais de l'émerveillement devant tant de perfection sur un visage. Beaucoup de femmes dirigeaient vers lui des regards brillants de convoitise, d'autres n'hésitaient pas à enflammer gestes et paroles afin d'attirer sur elles l'attention de Diego. Il s'en défendait en les ignorant ou alors, il en jouait ouvertement, il testait par là son pouvoir de séduction, il aimait ça. Cela me donnait à sourire, je n'éprouvais aucun sentiment de jalousie, contrairement à lui. Mais ce qui m'avait le plus séduite, ce sont les quelques années qui séparaient nos naissances. Du haut de ses trente-huit ans, il dégageait des allures de patriarce avec un côté protecteur paternel et une maturité

qui en disait long sur ses introspections. Avec lui, rien ne pouvait m'arriver, je me sentais en sécurité. Il donnait l'impression de tout savoir, quelle que soit la situation, il possédait un avis, des solutions, prodiguait des conseils. Jamais je ne l'ai entendu dire : « Je ne sais pas. » Non, jamais. Diego était un homme qui savait et, ces hommes-là, ils nous rassurent.